

—Maintenant séchons nos larmes, et prenons gaiement la poste pour aller au Théâtre-Lyrique, puisque le rail-way de ceinture n'est pas encore inauguré. La petite pièce en un acte qu'on y joue vaut la peine du voyage. C'est une farce assez grotesque tirée d'un vieux conte italien. Il s'agit, dans la nouvelle originale, d'une jeune fille hardie et sage qui, pour se débarrasser de trois prétendants ridicules et fnafarons, leur fait accroire qu'elle n'est pas éloignée de donner sa main et son cœur à chacun d'eux; mais qu'un mari étant l'appui et le protecteur naturel de la femme, avant de contracter des liens dont elle pourrait se repentir, elle veut mettre leur bravoure à l'épreuve. Elle dit au premier: Je veux faire peur à votre rival qui est sot et poltron: obligez-moi de contrefaire le mort pour une couple d'heures; je le prierai de vous veiller, et vous verrez l'étrange mine qu'il fera, car il craint les revenants. Mais surtout prenez garde à bien jouer votre personnage; il ne faut ni bouger, ni rire, ni éternuer ou tout serait perdu. Le galant se prête à cette étrange fantaisie, mais non sans quelque répugnance. A chaque objection qu'il balbutie, la jeune fille n'a qu'un mot à dire: Vous avez donc peur! — Moi, réponde l'autre, piqué d'un tel soupçon; quand tous les diables d'enfer viendraient danser ici une sarabande, vous me verriez au milieu de leur cercle aussi tranquille et aussi calme que le dimanche sur le Mail. Il s'allonge bravement dans une espèce de bière; ou lui blanchit la figure avec une bonne poignée de farine, on le couvre d'un linceul; ou tend la chambre de quelques draperies noires pour que la mise en scène ne laisse rien à désirer et on allume une lampe, qui jette sur le cadavre des lueurs funèbres.

Ces préparatifs achevés, la jeune fille va trouver son second soupirant. Notre voisin, lui dit-elle, est mort cette nuit d'une indigestion qu'il s'est donnée. Dieu veuille avoir son âme! Il n'avait ni parents, ni amis, car c'était un assez bon homme, mais d'humeur difficile. Il n'y a personne pour le veiller. Vous devriez bien lui rendre ce dernier service qu'on ne refuse pas à un chrétien. Le galant fait la grimace. Passer quelques heures en compagnie d'un mort, cela n'est pas, à son avis, un tête-à-tête bien réjouissant. Mais il se résigne pour échapper aux railleries de la jeune fille qui fait semblant de douter de son courage.

Voilà nos deux hommes en présence. Si la mort n'est pas à son aise, le vivant grelotte de tous ses membres. Mille histoires de revenants et de farfadets que lui contait sa nourrice lui reviennent en mémoire. Pour se donner une contenance, il fredonne un couplet joyeux dont le refrain expire sur ses lèvres. La jeune fille, enchantée de la tournure que prend sa plaisanterie, s'en va droit au troisième larron et lui dit de prendre une queue formidable, des griffes, des cornes, des chaînes, tout l'attirail d'un suppôt de Satan, pour faire peur à son rival qu'on a eu, dit la belle avec dédain, toutes les peines du monde à décider de veiller un homme trépassé depuis vingt-quatre heures. —Fi le polton! s'écrie le dernier amoureux, qui est sans contredit le plus brave des trois, et il se réjouit d'avance de la terreur qu'il va lui causer. Sa métamorphose est si complète qu'en se mirant dans une glace, il se fait peur à lui-même; des flammes partout, le capuchon d'un rouge éclatant couronné de la plus belle paire de cornes qu'on ait jamais portée, un jour de gala, à la cour de messire Belzébuth: les pattes crochues, la poitrine velue, la face teinte en noir animal. C'était, je vous jure, un effroyable drôle, et point du tout rassuré dans sa peau de diable.

Vous voyez d'ici le dénoûment. Minuit vient de sonner. Le démon s'annonce à grand fracas de ferraille qu'il traîne sur le parquet; le malheureux qui veille auprès du cadavre, tressaille à ce bruit de chaînes, se retourne, aperçoit la vision sinistre et tombe la face contre terre. Jusqu'ici le diable rit sous rage; mais rire bien qui rira le

dernier. A l'apparition du Maudit, le mort se redresse dans son cercueil. C'est au diable à trembler à son tour; il croit que Dieu le punit d'avoir joué une farce impie, en renouvelant le miracle de Lazare. Il veut fuir et s'embarrasse dans le drap du défunt, qui l'enserme dans son bras glacés par la peur. Les trois poltrons renversés l'un sur l'autre comme des capucios de cares sont tirés de leur piteux état par la jeune fille qui se moque d'eux et les met victorieusement à la porte.

M. Gustave Vaëz, connu par des travaux plus sérieux, a rajeuni cette vieille pasquinade en la dépouillant d'abord du tout son appareil funèbre, et en la répondrant de force mots spirituels. Georgette fait entre l'un de ses soupirants dans un sac, ce qui est beaucoup moins lugubre qu'un cercueil. Elle prie ensuite maître Renard, son deuxième galant, d'aller jouer le sac dans la mare voisine: le bonhomme resté seul en face de son compère est pris d'un singulier remords. Il s'accuse aux mânes de son ami, maître Corbin, d'avoir été de dernier bien avec madame Corbon qui l'appelait: *Gros chat!* à ces révélations d'outre-tombe, on voit s'agiter le sac et donner des signes irréfutables de ses indignations posthumes. La mystification de Georgette est précédée d'un travestissement ridicule de ses trois vieux amoureux, qui, pour s'attribuer la gloire d'un exploit facile, se sont affublés de l'uniforme d'un Prussien, d'un Autrichien et d'un Cosaque: puis changeant de rôle à la faveur des ténèbres, et d'assiégeants devenus défenseurs, nos héros s'armant de fourches, de pieux et de râteaux, simuleront un combat dans la cour et feront croire à Georgette qu'ils ont chassé l'ennemi. Ce plan ne manque pas d'astuce; mais les trois faux braves ont compté sans le chien de la meunière, dont le patriotisme s'éveille à la vue de l'étranger, et qui à chaque coup de dents emporte un lambeau de cette sainte-alliance.

Si l'un des auteurs de *La Favorite* et de tant d'autre ouvrages charmants écrits de moitié avec M. Alphonse Royer, le directeur actuel de l'Odéon, a consenti à se charger la conscience de ce petit lever de rideau, il ne faut pas lui en vouloir: c'était pour rendre servie à son ami et compatriote M. Gevaert, qui vient de composer sur ce canevas trop léger la plus jolie musique, la plus gaie, la plus spirituelle qu'on puisse entendre.

M. Gevaert [Gevaert] est Belge comme Grétry, comme Grisar et Limandier; il sort du Conservatoire de Bruxelles. Il a eu le grand prix, qui équivalait à notre prix de Rome, à dix-sept ans. Il a fait jouer à Bruxelles un opéra intitulé, je crois, *La Comédie à la ville*. C'est un des jeunes talents qui donnent le plus d'espérances. Son ouverture, composée des principaux motifs de la pièce ferait honneur à nos maîtres les plus distingués. C'est un travail où la critique n'a rien à reprendre. Instrumentée avec soin, développée avec art, elle abonde en jolis détails qui ont charmé le public.

Les couplets de Georgette sont très-vifs et très-enjoués. La romance de Sujol est charmante. On a eu d'autant plus tort de l'écouter, qu'il la dit avec beaucoup de grâce et de goût. Le trio des vieillards est, de tous les morceaux de l'ouvrage, le plus gai, le plus neuf et le mieux réussi. La stretta en est surtout remplie de verve, et l'auteur a bien fait de reprendre ce joli motif à la fin de la pièce. J'aime un peu moins

**LE MONITEUR UNIVERSEL, 4 décembre 1853, pp. 1-2.**

le duo qui suit, bien qu'il soit d'une facture ingénieuse et contienne plus d'une phrase piquante; mais il sent trop la recherche et vise à l'effet. En revanche, les couplets de Grignon m'ont paru très-finement orchestrés, d'un bon tour mélodique et d'un *brio* tout italien. En général, M. Gevaert, comme tous les jeunes compositeurs, développe trop ses morceaux; mais c'est là le défaut le plus facile à corriger.

La pièce est gaiement jouée par Grignon, Cabel, Leroy, Sujol et Mlle Girard, qui n'a plus qu'à prononcer nettement pour devenir une excellente Dugazon.

**LE MONITEUR UNIVERSEL, 4 décembre 1853, pp. 1-2.**

Journal Title: Le Moniteur Universel  
Journal Subtitle: Journal officiel de l'Empire Français  
Day of Week: Sunday  
Calendar Date: 4 December 1853  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number:  
Year:  
Series:  
Issue: 358  
Livraison:  
Pagination: 1-2  
Title of Article: *Revue musicale*  
Subtitle of Article: Théâtre Lyrique: *Georgette*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Gustave Vaëz, musique de M. Gevaert.  
Signature:— A. de Rovray  
Pseudonym —:  
Author: —  
Layout: Feuilleton  
Cross-reference: